

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 31/2 (2004)

DOI: 10.11588/fr.2004.2.63357

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

MISZELLEN

JEAN MEYER

L'HISTOIRE CULTURELLE COMME RÉVÉLATRICE

À propos du livre de Peter C. Hartmann, *Kulturgeschichte des Heiligen Römischen Reiches 1648 bis 1806. Verfassung, Religion, Kultur*, Böhlau Verlag (Vienne, Cologne, Graz 2001)

Ce gros livre de notre collègue mayençais Peter C. Hartmann recouvre les cent cinquante dernières années du Saint-Empire (1648–1803/06). La thèse est fortement affirmée dès les premières lignes de l'ouvrage. Les règles fondamentales du fonctionnement constitutionnel, telles qu'elles ont été garanties et codifiées par le traité de Westphalie, ont consolidé une « sorte de monstre politique ». On en a, tout au long des XIX^e et XX^e siècles, dénoncé les aberrations politiques et économiques. Cette vision historique a été bâtie pour l'essentiel par l'école historique allemande de la première moitié du XIX^e siècle à forte dominante protestante et prussienne. L'unité allemande s'est construite au détriment de l'Allemagne du Sud et de l'Autriche, d'essence catholique. Cette dévalorisation du Sud a débuté avec le remplacement de la civilisation baroque par le néo-classique et le romantisme de la période 1750–1840/48. Or la réhabilitation du baroque entraîne, ipso facto, une question simple: le morcellement politique du Saint-Empire, qui atteint son maximum en Allemagne du Sud, n'a-t-il pas constitué pour elle un immense avantage – général – dans le domaine culturel? La diversité religieuse entraîne (et est en partie due à) la diversité politique. Qui dit diversité dit absence d'uniformisation, partant de l'existence de « niches » religieuses et culturelles entremêlées. Autant de diverses formes d'intolérance peuvent être, à l'intérieur de tel ou tel morceau territorial d'extrême gravité, autant il est facile d'y échapper en changeant simplement d'État, aux frontières toujours très proches.

Le baroque est le dernier grand style d'envergure européenne; il est d'essence essentiellement religieuse catholique. On a, de longue date, souligné parfois l'excès, l'opposition des « paysages culturels » protestants et catholiques. Le constat n'est pas nouveau. Il résulte d'une généralisation où l'intuition, l'impression du premier abord jouent le rôle moteur. Autant dire que les bases en sont parfois fragiles. L'un des buts visés par Peter C. Hartmann est la clarification des fondements dogmatiques qui influencent les choix artistiques et culturels des divers acteurs. Il faut, une bonne fois, en finir avec la vague et le flou réputé bien à tort artistique. Les générations d'historiens de l'après deuxième guerre mondiale ont été progressivement, de plus en plus, déchristianisées. Leur offrir un système de références et de renvois aisément compréhensibles et devenu nécessité vitale. Quant à la « constitution » du Saint-Empire, son extravagante complexité rend son abord difficile, surtout pour un historien vivant au XXI^e – fût-il allemand. Que dire, dans ces conditions, de « l'honnête homme » (cum grano salis) français de notre époque?

Sautons à la conclusion de Peter C. Hartmann, ce sous forme d'une interrogation dérivée: « l'Aufklärung » a-t-elle provoqué le dépérissement de la grande civilisation baroque de la

large bande géographique reliant la Silésie (mi-partie) au Haut Rhin et aux Alpes en passant par la Bohême, l'Autriche, la Bavière etc? La sécularisation de 1803 et la fin du Saint-Empire en 1806 ont-ils été préparés par l'Aufklärung catholique des princes temporels? Car le choc profond provoqué par la Révolution française, les guerres de 1792 à 1815 ne sont pas seules en cause.

La fiche technique du livre

Déblayons d'abord le terrain en détaillant la fiche technique du volume. C'est un ensemble de 510 pages, de typographie très serrée, dont 438 pages de texte proprement dit, 42 pages d'instruments de travail (22 de bibliographie et de sources imprimées donnant un bon aperçu des tendances de l'historiographie allemande actuelle). L'index de noms de personnes occupe 11 pages, celui des noms de lieux 9. Un total impressionnant d'excellentes photos couleur hors texte est regroupé en 16 planches comportant 23 photos remarquables. S'y ajoutent 205 illustrations noir et blanc de petites dimensions. Le livre débute par une excellente carte en couleur sur la situation du Saint-Empire au XVIII^e siècle, et s'achève sur une carte de l'architecture européenne de 1680 à 1780 qui reprend celle de l'Atlas Westermann (page 108)¹. La table des matières illustre dans le détail la progression de ce qui est une démonstration exemplaire. L'essentiel s'en répartit en trois groupes de chapitres d'ampleur inégale. Les deux premiers font un peu plus de la moitié du livre, en décrivant par le menu la »constitution« du Saint-Empire et les bases religieuses qui soustendent les composantes des civilisations du »Reich« (car telle est la dénomination des générations de l'époque moderne). Les trois chapitres du deuxième groupe oscillent entre 41 et 49 pages (les Cours, les »mass-media« de l'époque, comme bibliothèque, littérature). Le troisième ensemble (regroupons les chapitres 4 et 7) est voué aux cultures des minorités si diverses dans le Saint-Empire, et les formes variées de la culture populaire.

La maison d'édition a mis le paquet: c'est un bel ouvrage que l'on a plaisir de feuilleter. Il repose sur un compromis raisonnable: combiner la beauté avec la richesse d'information. Cela est aisé à lire, facile à manier avec un style élégant, de grande densité, sous son apparente simplicité. Relevons, à l'usage des juristes et des politologues, que ce livre d'historien fait partie d'une série intitulée »Études politiques et administratives« de 78 titres où la part de l'Autriche des XIX^e et XX^e siècles est largement dominante.

Un recentrage de la vision historique

Le grand historien polonais Jan Bialostocki a renouvelé l'histoire de l'art et l'histoire culturelle de la fin du Moyen Âge, ce en faisant ressortir les virtualités politiques de l'Europe orientale et centrale. Les historiens »occidentaux« les ont longtemps négligées².

Cet oubli s'explique tout autant par les échecs successifs des entités politiques et culturelles orientales et centrales de XV^e et XVI^e siècles. Ce qui représentait un recentrage géographique très important. La dernière décennie du XX^e siècle a été marquée par la parution presque simultanée de très grands livres novateurs. Heinz Schilling a élargi l'étude des

- 1 Westermann, *Großer Atlas zur Weltgeschichte*, Brunswick, 1956 et éditions suivantes, p. 108 (2 cartes: l'architecture du XVII^e et du XVIII^e siècle). Elles donnent une idée dépassée de l'architecture française qui n'a guère été corrigée dans nombre d'ouvrages ultérieurs comme le DTV Atlas zur Baukunst, tome 2 de l'ouvrage de Werner MÜLLER und Gunther VOGEL, Munich 1974 et éditions suivantes, tome 2, p. 418. Précieux en revanche pour les plans des bâtiments.
- 2 Jan BIALOSTOCKI, *L'art du XV^e siècle des Parler à Dürer*, Turin, Paris, 1989-1993, Pochotèque. N'inclut pas la Renaissance italienne.

temps modernes européens aux XV^e et XVI^e siècles, mais s'arrête au milieu du XVII^e siècle³. Plus récemment, Egon Friedel a étudié la »Kulturgeschichte« des temps modernes »allemands« de manière encore plus synthétique, incluant toute la période entre la peste noire et 1914⁴. De 1990 à 1994, Richard van Dülmen a publié un imposant ensemble de trois volumes successifs consacré à l'interface entre l'histoire »quotidienne« et la civilisation (Kultur) du XV^e au XVIII^e siècle⁵. Plus proche encore de nous, Kaspar von Greyerz a élargi la problématique des rapports entre religions et l'histoire culturelle valable pour toute l'Europe⁶. La simultanéité de ces parutions démontre combien le recentrage de ces questions a été ressenti comme une nécessité. L'historien américain da Costa-Kaufmann s'est, de son côté, focalisé sur l'Europe centrale (au sens large du terme) des cours, des couvents et des villes de 1450 à 1800⁷.

Ce sont là ouvrages brillants, certains fondamentaux, tous très novateurs, liant étroitement l'histoire de l'art, des cultures et des civilisations à la religion et à la politique.

Où se situent les thèses de Peter C. Hartmann?

Notre collègue, qui a longtemps fait partie de l'Institut historique allemand de Paris, a repris nombre de ces questions à la base. Il passe en revue les principaux aspects des lois fondamentales de l'Empire, insistant surtout sur celles qui ont eu des conséquences sur la vie artistique et culturelle. Le mot »constitution« s'entend ici au sens large du terme, incluant la démographie, les structures sociales, la diversité linguistique, les facteurs religieux, la vie économique elle-même. Le tout aboutit à un double constat: la garantie constitutionnelle accordée aux trois religions dominantes (catholicisme, luthéranisme, calvinisme), et par conséquent, la possibilité de survie des minorités religieuses, ne serait-ce, en dernier recours, que par l'émigration vers une »niche« religieuse autre, toujours très proche. Ce survol permet l'énumération des effets induits comme des effets pervers qu'impliquent aussi les conflits militaires et politiques. Ainsi, la possibilité pour les petits États du Saint-Empire de conclure des traités en dehors des limites de cet Empire a favorisé de manière singulière l'établissement de courants d'influence réciproque de toute sorte.

La démarche suivante est imparablement logique: chaque question théologique et religieuse est systématiquement analysée en détail, du point de vue de chacune des trois religions principales. Peter C. Hartmann nous offre donc un tableau synthétique et systématique des facteurs religieux influant sur la civilisation et la culture de l'Europe centrale. Ce qui jusqu'à présent, nous faisait défaut. Énumérons: l'interprétation divergente des Écritures, la manière d'organiser l'espace et les volumes intérieurs et extérieurs des lieux de culte respectifs, les points de divergence sur la question de la présence réelle ou symbolique, les conséquences sur l'organisation et la forme du culte. Suit l'analyse de points qui sont loin d'être seulement des »Adiaphoras« de »détail«: culte des Saints, vénération des reliques, processions et pèlerinages, les ordres religieux, les congrégations et les confréries. La théologie implique l'art, la culture – populaire en particulier. La description comparée des struc-

3 Heinz SCHILLING, *Aufbruch und Krise. Deutschland 1517–1648* dans la collection Siedler *Deutsche Geschichte: das Reich und die Deutschen*, tome 5, Berlin 1988. Voir également les volumes suivants dont pour la période 1648–1815, écrit également par Heinz Schilling, voir notre compte-rendu paru dans *Francia*.

4 Egon FRIEDEL, *Kulturgeschichte der Neuzeit. Die Krise der europäischen Seele von der Schwarzen Pest bis zum Ersten Weltkrieg*, München 1997.

5 Richard VAN DÜLMEN, *Kultur und Alltag in der Frühen Neuzeit*, 3 tomes, Munich 1990–1994.

6 Kaspar von GREYERZ, *Religion und Kultur in Europa, 1500–1800*, Göttingen 2000.

7 Thomas DA COSTA-KAUFMANN, *Höfe, Klöster und Städte. Kunst und Kultur in Mitteleuropa, 1450–1800*, la traduction allemande du livre original en anglais date de 1994, Darmstadt 1995.

tures administratives des Églises («Landeskirchen» politiquement décentralisées face à la monarchie centralisée romaine = «Weltkirche») débouche sur deux constats majeurs. L'Église catholique est, de par sa nature, très favorable à l'architecture, à l'art en générale, comme à l'éducation par l'intermédiaire des ordres, des couvents, des congrégations etc. Le monde protestant est, en revanche, largement déterminé par le presbytère luthérien, et, de manière plus large, appartient au monde de la parole commentée, du verbe et de la lecture. Ces traits, ces oppositions ne sont nulle part plus flagrantes que dans l'Empire des temps modernes.

Les monastères et couvents de l'Allemagne du Sud sont éléments primordiaux de la vie économique, éducative, populaire. L'enracinement populaire a été si profond qu'il a perduré au-delà des années 1803–1806. Arts s'adressant aux sens catholiques, contre arts intellectuels. Il n'est donc pas si surprenant que l'Église catholique ait pu enregistrer un nombre notable de conversions dans les élites déjà sensibilisées par l'art de cour, plus proche des fastes catholiques. Ce rôle ponctuel, individuel des conversions princières et nobiliaires, demeure encore très mal connu. La «culture» protestante appartient à la «galaxie Gutenberg». Le luthéranisme conserve bien des traits de l'état de chose antérieur: ne serait-ce que l'installation systématique des grandes écoles luthériennes dans d'anciens couvents. Le calvinisme est plus radical: à ses débuts, il refuse jusqu'à l'orgue. Mais le moyen de résister à l'immense vague musicale qui recouvre le Saint-Empire sur toute son étendue? Le calvinisme du Nord du Saint-Empire a été, finalement, obligé de laisser entrer l'orgue dans le temple. En dehors de cette dominante de la parole, et donc de la rhétorique (y compris politique héritée de l'Antiquité), de la lecture, le monde protestant, calviniste en particulier, a développé une éthique du travail dont Marx Weber a exagéré le rôle fondateur de la civilisation capitaliste du monde industriel. Question complexe. C'est dire que la règle «cujus regio, ejus religio» a une importance considérable.

Les choix politiques

«Un coup d'œil jeté sur la carte ... montre des territoires appartenant au même État épars comme des membres arrachés, séparés les uns des autres par des dizaines de lieues de territoires dépendant d'autres États, de principautés enclavées dans des royaumes, des royaumes enclavés dans des principautés, des enchevêtrements dentelés, inextricables de monarchies, de villes libres, de républiques ... »⁸.

La guerre de Trente Ans a servi de révélateur politique, non seulement pour le Saint-Empire, mais pour toute l'Europe. Tout prince se veut «roi de gloire». Or il n'est pas à l'époque moderne que deux types de roi de gloire: le roi guerrier, accroissant son domaine par la force des armes; le roi mécène centre de la vie artistique et/ou littéraire, promoteur de sciences. Seul les grands États, les «Flächenstaaten», grands par leur superficie, riches en hommes, sont en mesure de satisfaire simultanément les deux ambitions concurrentes. Les petits États sont irrémédiablement réduits à ne plus posséder que des armées, amoindries, simples appareils de force de police. Cette déclassification financière, puis militaire, atteint

8 Elie FAURE, *Découverte de l'archipel*. Le livre de poche, Paris, les héritiers d'Elie Faure, 1978, p. 165–204 est représentatif – en plus intelligent, mais aussi en plus discutable de l'état d'esprit de «l'intelligentsia» française d'avant et d'après la première guerre mondiale. Sur l'état le plus récent de la question. Rolf TOMAN (sous la direction de), *Néoclassicisme et Romantisme, Architecture, Sculpture, Peinture, Dessin, 1750–1848*, ibid. 2000. L'opposition des deux Allemagnes est magnifiquement illustrée dans les deux volumes suivants, de la même collection: Gert STREIDT et Peter FEIERABEND, *La Prusse, art et architecture*, ibid. 1999 et Rolf TOMAN (sous la direction de), *Vienne, Art et architecture*, ibid. 1999. Ces quatre volumes ont le double avantage d'une illustration en couleur remarquable ainsi qu'une vision d'histoire très longue.

jusqu'aux puissances moyennes, comme la Saxe et la Bavière. Ces deux États ont encore été pendant la guerre de Trent Ans, assez forts pour peser de tout leur poids dans la balance des forces armées. On assiste ensuite après 1648 à leur relégation progressive au rang de puissance d'appoint d'abord, de force de plus en plus secondaire ensuite. Saxe et Bavière s'épuisent jusqu'en 1715 à tenter tant bien que mal de se maintenir. Dès les années 1690, le Rubicon est franchi: la gloire sera désormais culturelle. La force des choses finit par l'emporter: Elle s'enseigne chez les »caméralistes«, dans l'Université de Halle, ou dans l'école française cosmopolite des diplomates de Strasbourg (université luthérienne). La Bavière, cette fois très consciemment, développe une véritable civilisation complexe, à forte racine populaire, mais centrée autour des dépenses de la Cour. Le Brandebourg, élargi en 1701 en Prusse (qui n'appartient pas au Saint-Empire), a opté pour une focalisation financière sur son appareil militaire. Celle-ci lui permet, à force d'habileté financière et diplomatique, voire d'alliance française, à réunir ses »membra disjecta« en une continuité géographique. Elle se transforme ensuite lentement en un »Flächenstaat«. La boucle est bouclée avec les guerres silésiennes du milieu du XVIII^e siècle. Elle pourra, après une période de »jeûne« culturel sous le roi sergent, – succédant d'ailleurs à une période de floraison »mixte« militaire et culturelle du grand Électeur – déboucher avec Frédéric II. sur le rococo Frédéricien ponctué des victoires, de défaites, et de quelques barbaries. La guerre avec ses ravages, ses lourdes conséquences, émane de l'Allemagne du Nord militarisée, les Habsbourg étant, dès 1740, réduits à une défensive longue. L'atomisation politique de l'Allemagne du Sud (Wurtemberg luthérien compris) rend la guerre quasi impossible: elle lui est imposée de l'extérieur.

La réduction de l'appareil militaire dans cette Allemagne du Sud diminue ipso facto la part des dépenses budgétaires y afférentes. Le report des dépenses s'effectue au bénéfice de la »Festkultur« curiale dont dépend en grande partie le mécénat culturel du prince. Ne nous leurrions pas: tout art est, pendant la période moderne, art de propagande princière, ou tout au moins au service du prince et de l'Église – qui est elle-même placée sous la protection du même prince. Ce transfert s'est opéré dans les États du prince par l'intermédiaire de la »Landeskirche« dont le prince nomme directement les superintendants. On n'a voulu longtemps voir, surtout en France, dans ces civilisations curiales, que gabegie, luxe et voluptés coupables, dépenses somptuaires, ou, au mieux, suprématie du paraître sur l'être. Elle est pourtant bien plus que cela: elle est avant tout facteur structurant le »désordre« politique de l'Empire. Car le véritable »miracle« de l'Empire est sa survie pendant un siècle et demi de l'après 1648. Les traités de Westphalie ont certes été conçus comme éléments stabilisateurs politiques du milieu de l'Europe. Longtemps la garantie suédoise et française a été effective. A y regarder de près, ces traités avantageaient légèrement, mais nettement – le côté catholique. Il n'avait jamais été dans l'intention, ni de Richelieu, de Mazarin, encore moins de Louis XIV de rompre un équilibre précaire. Il fallait un contre-poids protestant aux catholiques: un contre-poids catholique aux protestants. A force d'insister – à juste titre – sur le »désordre« du Reich, on court le risque de ne plus voir en lui l'élément fédérateur, de cohérence péniblement maintenue, interne, balançant les forces de désagrégation en œuvre de longue date. D'où le »foisonnement ordonné« des »paysages culturels« de l'Empire.

La structuration verticale culturelle de l'Empire

La moitié du livre de Peter C. Hartmann est consacrée à la diversité culturelle du Reich, fondée sur sa division politique. La modalité en est quadruple luthérienne, catholique, calviniste et, enfin celle des groupes minoritaires divers. Au découpage »infinitésimal« politique correspond donc nécessairement une extrême disparité des options culturelles. On pourrait en déduire une hétérogénéité incompatible avec l'existence d'un »style« culturel unique coiffant ce grouillement dispersif premier du Reich. Il existe pourtant des éléments homogénéisants, voire d'unité.

Car la culture et la civilisation festive curiale font fondamentalement une. Elles sont instrument de puissance (p. 285); elles d'adressent à la fois, en l'absorbant, à la noblesse allemande (1% de la population totale, autant que les Juifs), comme de manière plus indirecte, au peuple – des villes. Elles sont fondées à la fois sur la distanciation sous forme d'apothéose du prince sur l'éblouissement de tous les sujets. Elles compensent pour la noblesse la perte du pouvoir (moins cependant qu'en France) en l'enkystant sous l'amas des fêtes et des honneurs. La civilisation festive est programme politique explicite autant qu'implicite. Le pullulement des »Residenzstädte« (résidences) est facteur d'une décentralisation culturelle allemande, dont l'ombre portée subsiste encore de nos jours – affaiblie. Il n'empêche en rien, bien au contraire, l'identité des visées politiques (p. 288–289). Leur indentation sociale, la multiplicité des fêtes à thématique rurale, aussi bien en Saxe, Autriche, Wurtemberg et Bavière est moyen d'impact tellement plus efficace qu'on ne l'a longtemps osé croire. Leurs effets peuvent devenir, certes, négatifs, comme par exemple l'effet répulsif et destructif des grandes chasses à courre. Ce champ d'études est vaste: il reste à nuancer, à préciser, à compléter, à discuter les conclusions portant sur une socialisation de la civilisation de Cour du type de celle dressée, il y a longtemps, par le regretté Norbert Elias⁹ – tout comme il reste à dresser des tableaux comparatifs des dépenses de Cour telles qu'elles ont été ici esquissées (p. 288–289).

D'autres structures »verticales«

»La vie de Cour est vie totale« (p. 320). La »Bildung« (culture) est cependant visée sociale finale, utilisant les »medias« de l'époque, dont les principaux sont les établissements d'enseignements (Universités, et écoles supérieures = höhere Schulen, collèges et équivalents d'enseignement »primaire«). On serait tenté de voir dans les bibliothèques une fonction éducative capitale. Tout cet appareil est d'implantation géographique et d'utilité sociale des plus variables: l'auteur y consacre quelques pages de synthèse. Prenons l'exemple des bibliothèques. On peut les subdiviser en quatre groupes: les bibliothèques de grandes Cours, celles de cours petites et moyennes, celles des établissements religieux (essentiellement conventuelles), celles des Universités.

L'implantation des premières ne réserve aucune surprise: celles de Vienne, de Berlin, de Dresde et de Munich dépassent les 100 000 volumes. Mais quelle est leur fréquentation? La gamme des bibliothèques des autres Cours est beaucoup plus ouverte; leur importance varie en fonction de l'intérêt réel qu'y porte le prince du cru. L'exception remarquable – est fournie par la Herzog August Bibliothek due au lecteur et collectionneur impénitent qu'a été le duc Auguste le Jeune (de la dynastie des Brunswick-Wolfenbüttel) (1579/1635/1666), le prince qui a été le premier à rendre obligatoire l'enseignement primaire dans le Saint-Empire (thèse de M. Le Cam). À la fin du XVIII^e, elle se classe au tout premier rang des bibliothèques princières, tant quantitativement que qualitativement. Stuttgart frôle aussi les 100 000 volumes – de quoi nuancer certaines vues négatives sur les princes de Wurtemberg. L'Université de Göttingen a 80 000 et l'université »jésuite« d'Ingolstadt dispose encore de 50 000 volumes. Les autres universités se regroupent en deux ensembles: l'un de 10 à 25 000 volumes, l'autre en dessous de 10 000. Ainsi, les bibliothèques universitaires frappent par leur faible importance: elles peuvent difficilement concurrencer les bibliothèques conventuelles du Sud-Allemand, qui leur ont souvent construit d'admirables écrans architecturaux. En réalité, les universités ont été – ou se sont – cantonnées dans un rôle de simple transmis-

9 Norbert ELIAS, *La civilisation de Cour*, dont on préférera ici la version allemande: *Die höfische Gesellschaft. Untersuchungen zur Soziologie des Königtums und der höfischen Aristokratie mit einer Einleitung: Soziologie und Geschichtswissenschaft*, Neuwied, Berlin 1977. On sait combien la théorisation de Norbert Elias a donné lieu à de nombreuses critiques, pas toujours pertinentes.

sion de connaissances. Les professeurs sont très mal payés, les Universités traditionnelles, qui ne font que très rarement de la recherche, peut-être même en théologie, ne sont guère attractives. Leur nombre d'étudiants diminue même au XVIII^e siècle¹⁰.

Quel peut être l'impact de ces diverses bibliothèques tant sur la »République des Lettres« que le grand »public«, surtout avant les années 1750? Les bibliothèques des grandes cours sont d'apparat: nous ne possédons pas, à l'heure actuelle, d'évaluation réelle de leurs lecteurs. De toute façon, leur public a dû se limiter, quelque soit leur volume, à une certaine frange de la noblesse et à quelques savants privilégiés. Il n'en va pas tout à fait de même pour les petites cours, et en particulier, pour les »Musenhöfe«. Nuançons: les cours de l'après guerre de Trente Ans sont souvent de véritables centres de recherche scientifique (par exemple celle des landgraves de Hessen-Kassel). Le sujet mériterait une grande enquête. En Prusse, l'épouse de Frédéric I^{er} de Prusse (1657/1688, roi de Prusse en 1701/† 1713), crée un véritable centre intellectuel: c'est une Wolfenbüttel. Cette famille est assez exceptionnelle: Anton Ulrich (1633/1704/1714) est architecte, poète, romancier, musicien. Au siècle suivant les »Musenhöfe« essentiellement féminins révolutionnent la littérature allemande. Weimar n'est pas le seul micro-État à constituer le point de ralliement des écrivains et des philosophes. Au cours de la seconde moitié du XVIII^e siècle, ce type particulier de villes-résidences acquiert une importance »élitique« considérable en diversifiant et augmentant le public bourgeois.

Les bibliothèques conventuelles du Sud du Saint-Empire se concentrent largement dans l'espace baroque, principalement en Autriche, Bohême, Souabe et Bavière. Elles sont inséparables des immenses constructions conventuelles que tout historien est censé connaître; une partie des monastères a servi de carrières de pierres pour les fanatiques de l'Aufklärung, dont Joseph II. est un exemple parmi d'autres. Ces bibliothèques trouvent évidemment tout leur sens dans les besoins de l'érudition monastique. Elles sont donc en partie latines, alors que les bibliothèques de Cour et d'Université passent de plus en plus à la langue vernaculaire (le français plus encore que l'allemand). Comme ces monastères sont en même temps des lieux d'enseignements ils déterminent largement un type particulier de »paysage« culturel. Quelques romans »régionaux« du XIX^e en ont dressé des portraits nostalgiques. L'Université (jésuite) d'Ingolstadt dispose d'une bibliothèque frôlant les 50 000 volumes, celles des monastères d'Ochsenhausen et de Polling avoisinent les 80 000 livres. Les autres monastères du Sud (Tegernsee etc.) se situent dans une fourchette de 20 à 30 000 titres, soit nettement plus que la moyenne des Universités. Le rôle social est d'enseignement, largement »populaire« est encore peu connu. Ici la »haute culture« s'est muée en un enracinement populaire très vivace, dont l'école de stucateurs de Wessobrunn, les architectes directement issus de villages, la musique – encore largement méconnue de tant de maires et de notoriétés locales du temps de Mozart, portent un éloquent témoignage. Pèlerinages, confréries etc. sont très développés. Ces monastères sont dans l'ensemble bien gérés; ils déterminent la vie économique locale. On commence à peine à soupçonner leur entre-aide sociale. Leurs paysans sont très loin de correspondre à la caricature que d'aucuns en ont fait. Il n'existe ailleurs en Europe rien de correspondant.

10 Walter RÜEG (éd.), *Geschichte der Universität in Europa*, tome 2, *Von der Reformation zur Französischen Revolution (1500–1800)*, Munich (Beck) 1996. La bonne vieille étude de MEINECKE, datant des années 1880, est malheureusement inaccessible pour un public français.

Déstructuration religieuse et restructuration par despotisme »éclairé«

Le classicisme littéraire, la variété des courants successifs et superposés qu'il masque en partie, la supériorité militaire, le remplacement du style »baroque« et »rococo« (qui furent le dernier grand style vraiment européen), par le style néo-classique se sont traduits dans »l'apothéose« nationaliste de l'Allemagne du Nord.

La victoire de la Prusse à la fin de la guerre de Sept Ans, la montée d'une historiographie à la fois très moderne, mais nationaliste qui lui est liée, a dressé un lourd acte d'accusation contre l'Allemagne du Sud (catholique). Ces vues ont été adoptées par la plupart des despotes éclairés de l'Allemagne du Sud, qui ont commencé la destruction des cultures de cette Allemagne du Sud. Le choc des guerres révolutionnaires et impériales a déterminé de terribles ravages dans la »Pfaffengasse« rhénane. Le passage des troupes autrichiennes et russes n'a pas été anodin non plus. Le tout a abouti à la sécularisation de 1803, qui fait disparaître la grande originalité du Saint-Empire, à savoir des États ecclésiastiques. Cette atteinte portée à la »constitution« même du »Reich« amène la fin du Saint-Empire en 1806.

Que vaut cet acte d'accusation à la lumière des recherches récentes? Il repose sur une série d'arguments qui paraissent encore solidement étayés dans les années 1960/70. Résumons: un retard jugé important pour les systèmes d'enseignement, les Universités et les écoles de type »secondaire«, un »fort« retard d'alphabétisation, le niveau très moyen, voire médiocre des Universités, le gel des investissements économiques par les grands domaines ecclésiastiques, une infériorité manifeste de la littérature d'Allemagne du Sud, une agriculture trop médiocrement développée, l'infériorité grandissante dans l'économie industrielle et celle des transports. Brochant sur le tout: »l'on« considère l'Église catholique facteur empêchant l'individualisation, favorisant préjugés et superstition: en somme un édifice vermoulu, inadapté, et, par maints côtés démagogique.

Nul doute que l'Allemagne du Sud ait été marquée par une très faible militarisation; celle-ci caractérise en revanche d'une manière drastique l'Allemagne du Nord et surtout la Prusse. Elle a été la condition première de l'unification allemande par la Prusse. Il est donc normal que l'historiographie allemande du XIX^e siècle, axée sur l'unité allemande, ait fait passer ce genre de questions au premier plan, mais en insistant »pudiquement« plus sur la volonté populaire, la diplomatie et les constitutions. Elle a balayé l'étude des institutions du Saint-Empire par mépris.

La dernière partie du livre de Peter Claus Hartmann récapitule d'abord les conclusions partielles des chapitres précédents. Elle entre dans le détail des »réformes« des despotes éclairés de l'Aufklärung. Ils ont été très sensibles au reproche de retard économique: ils en rendent le grand nombre de fêtes catholiques chômées responsable (60 jours chômés chez les catholiques contre 12 seulement en pays protestant). Rappelons que Colbert avait agi en France dans le même sens. Ce qui allait de pair, ici et là, avec la montée incessante d'une mendicité très visible. L'Église catholique, trop riche, trop influente, serait aussi responsable du retard scientifique pris par l'Allemagne du Sud.

Une partie des accusations est pleinement valable; une autre demande à être plus ou moins fortement nuancée, une dernière ne tient pas compte des effets de rétro-action surtout sociale, et encore moins des effets pervers qu'a suscité le despotisme éclairé. Le despotisme est toujours un despotisme, souvent plus marqué que le la monarchie »absolue«. Il est enfin des mensonges, ou, du moins des exagérations manifestes. Il faut rééquilibrer l'argumentaire; le non-dit, en toute cela, est au moins aussi important que le dit et l'affirmé. Le despotisme pour »éclairé« qu'on l'ait déclaré, est aussi question de mode. Celle-ci marque aussi la pensée politique, elle va de pair avec la fin de la mode du style baroque. Celui-ci est considéré comme la manifestation insupportable et injustifiable de la puissance ecclésiastique. La contre-attaque des despotes éclairés ecclésiastiques a donc consisté à s'aligner sur ces actes d'accusation de gaspillages, de gabegie. La puissance politique se doit d'être économe,

sachant faire disparaître ces »abus«. Le baroque est remplacé par le style néo-classique, qui connaît et marque profondément la Prusse¹¹. Au total, c'est toute la civilisation du Sud qui se trouve vilipendée, vouée aux gémonies. Son enracinement populaire, la multiplicité des fêtes et des jours chômés aboutissent à l'accusation de »paresse« dont l'Église catholique serait responsable.

*

Il faut privilégier deux angles de prise de vues. Le premier revient à analyser les processus de décomposition interne utilisés par les tenants de ce despotisme éclairé. Le second consiste à mesurer la validité, ou la non validité, de l'argumentaire de l'historiographie du XIX^e siècle.

L'œuvre, si discutée, de l'empereur Joseph II. (1765/1782/1790) illustre ces méthodes: la déstructuration – réussie – est suivie de réformes – ratées. Elles ont abouti à déconsidérer le despotisme éclairé lui-même. Le fait que le nombre d'entre ces procédés gouvernementaux ait été repris par la Révolution française, a été cruellement ressenti dans l'Allemagne d'après 1794: les révolutionnaires n'ont fait que suivre l'exemple de Joseph II. confisquant les biens conventuels, découpant les circonscriptions ecclésiastiques sans consultations préalables, s'attaquant aux us et coutumes populaires, entrant dans le plus petit détail de la vie quotidienne, introduisant au moins au Luxembourg l'égalité devant l'impôt pour la noblesse. Rappelons cependant, pour mémoire, que le remodelage des diocèses a eu un antécédent illustre dans l'opération menée en 1550 par la monarchie espagnole dans les Pays-Bas: ce qui fut à l'origine, ou a été au moins un des déclencheurs de la révolte des Pays-Bas. Joseph II. a été obligé par suite de revenir sur ses décisions. Il n'en demeure pas moins que la lutte contre la »foi du charbonnier«, l'accent mis à la fois par l'empereur et la théologie des »Lumières« sur une foi fondée sur la compréhension intellectuelle, la suppression enfin de l'ordre des Jésuites ont déstabilisé la foi tout court. Toutes ces réformes ont été imposées de force, et l'on peut parler d'une espèce de terreur morale, reposant sur une intolérance égale à celle que l'on reprochait au catholicisme, étendue au-delà de la »théologie« à l'aspect extérieur des édifices du culte, c'est-à-dire au baroque. On ne parle pas que de »parasites« pour désigner les moines, de survie de mœurs »païennes« pour qualifier le folklore populaire, de »monstruosités païennes« pour parler des ... cierges, de »superstitions«, de bêtises religieuses et de »barbarie«. Le tout s'explique et aboutit à un renversement brutal d'opinion des dirigeants du Sud aux alentours des années 1770. Georg Schwaiger a pu parler »de la haine aveugle de l'Aufklärung devenue radicale«¹². Aussi l'opération de la sécularisation, théoriquement destinée à financer la charité publique par la vente des biens »nationalistes« a-t-elle abouti aux mêmes résultats que celle des biens de l'Église de France en 1790–1794. La liste des chefs d'œuvre détruits est bien longue.

Mais quel est le degré de pertinence que l'on peut attribuer aux arguments du »Nord« contre le »Sud«? Les recherches récentes ont fait plus que nuancer la vision dépréciative que »l'opinion éclairée« avait du »Sud«. L'agriculture des États du Sud était sans doute moins exportatrice que celle des grands Junkers de l'au-delà de l'Elbe. La »Gutswirtschaft« est liée au deuxième servage de l'Est. Ce dernier est la rançon exigée par la poursuite du plus grand profit des exportateurs. Les 18 universités catholiques, les 16 protestantes et le 2 bi-confessionnelles étaient de niveau assez semblable – médiocre. L'Aufklärung en revanche, a créé quelques nouvelles universités modèles comme celle de Göttingen, succédant à celle de Halle. Les universités catholiques rhénanes furent elles aussi bien remaniées. Göttingen s'élève au rang d'université-phare: elle est la mère de la nouvelle histoire. Quant aux écoles »élémentaires« (= primaires) leur densité est, contrairement à tant d'idées reçues, au moins

11 Gerd STREIDT et Peter FEIERABEND, voir note 8.

12 Georg SCHWAIGER, München, eine geistliche Stadt, cité p. 440 note 99.

égale en Bavière qu'en Prusse. Or l'un des reproches majeurs qu'utilisent les despotes éclairés contre les réseaux d'écoles catholiques est leur ... gratuité. L'éducation féminine protestante n'est pas supérieure à la catholique: ainsi nombre d'»Aufklärer« reprochent aux nonnes non seulement la gratuité ou le moindre prix, mais aussi la présentation par ces nonnes de revendications que l'on est parfois tenté de qualifier de féministes. Au total, il semble de plus en plus difficile d'accepter telles quelles les critiques de l'»Aufklärung«. Il est urgent de multiplier les études de manière à se dégager d'une histoire »impressionniste« médiocrement quantitative. Elie Faure, au milieu de généralisations abusives, constate que »presque tous les écrivains allemands du XVIII^e siècle«, tel Goethe, étaient »des amateurs« en ce sens »qu'exerçant une profession autre que celle d'écrire« soit »une profession pédagogique«. Il cite des exemples: »Leibnitz mathématicien et chimiste« – ajoutons théologien et diplomate; »Klopstock, grammairien«; Lessing, critique presque officiel; Wieland, précepteur »de princes (tout comme Goethe lui-même)«; Goethe, Kotzebue, Hoffmann conseillers«; Niebuhr financier; Guillaume, Schlegel, Schiller, Herder, Rückert, Mommsen professeurs; Uhland magistrat; encore professeurs les philosophes Schlegel, Kant, Hegel, Fichte, Schelling, Schopenhauer à ses débuts; Frédéric Schlegel et Nietzsche philologues. Tous font des traductions du grec, du latin, du français, de l'anglais, des lexiques, des grammaires, des recherches archéologiques ou linguistiques, parfois scientifiques comme Leibnitz ou Kant ou Goethe¹³. Cette énumération quelque peu chaotique a du moins l'avantage de mettre en valeur la focalisation de 2 à 3 générations d'origine très diverse sur une pédagogie – où le génie ou le simple talent aboutissent à l'exceptionnelle réussite du monde protestant que concrétise la fondation, à l'orée du XIX^e siècle, de l'Université de Berlin. En Allemagne du Sud, le presbytère protestant wurtembergeois a permis l'incomparable auto-reproduction familiale élitique, en cercle quasi fermé, d'une grande partie des écrivains classiques et romantiques allemands. L'enracinement populaire des monastères bavarois a été probablement plus profond dans le tréfonds populaire, mais n'a pas débouché sur le grondement des grandes orgues de la renommée. L'enjeu poursuivi par les deux mondes a été pourtant identique au moins sur un point: trier les élites dans les profondeurs populaires; choisir les »electi« de la »flos juventutis« pour parler comme Hermann Hesse dans le début du »Glasperlenspiel«. Côté luthérien, le Tübinger Stift tire Hölderlin et ses camarades des écoles latines et »conventuelles« de Deckendorff, et du séminaire de Maulbronn (protestant, évidemment) etc. Les coupes sombres de 1803 et de 1806 ont-elles empêché le monarchisme catholique de s'épanouir de pareille manière? La question n'a pas de réponse. Le monde luthérien a, lui aussi, installé ses écoles, de longue date, dans les monastères catholiques désaffectés: de l'école d'élite par excellence qu'est Schulpforta est issu – en dehors de princes et de notabilités, Elias Schlegel, de la Fürstenschule de Meissen (St. Afra), Lessing, du Stift Waldeck, Gleim. Sont passés par le Tübinger Stift Hegel, Schelling et Hölderlin. Au XIX^e siècle Möricke a fréquenté l'école conventuelle d'Urbach, puis lui aussi le Tübinger Stift. On mesure ainsi mieux l'explosion culturelle luthérienne de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècles, au moment même où l'»Aufklärung« catholique paralyse presque totalement tout catholique autonome. Ce n'est guère qu'au »Biedermeier« que l'Autriche peut mettre en balance Franz Grillparzer, Nikolaus Lenau et l'incomparable homme de théâtre qu'a été Ferdinand Raimund.

13 Elie FAURE, *Découverte de l'archipel*, op. cit. note 8: p. 182–183, citées ici pour la vigueur avec laquelle l'analyse »impressionniste« d'autrefois peut s'exprimer: »Tout ébauche d'après les littératures étrangères, des systèmes littéraires auxquels généralement ils renoncent, si quelque autre chef-d'œuvre vient à tomber sous la main ... et la suite particulièrement élogieuse« pour »l'Origine de la tragédie« de Nietzsche. Sur la réalité de ces affirmations, voir Horst Dieter SCHLOSSER, *dtv-Atlas zur deutschen Literatur*, Munich (D.T.V.) 1983, p. 108–131 pour le XVII^e siècle, p. 132–181.

*

Le titre du dernier chapitre du livre donne le ton de la conclusion: le grand refoulement de la culture (on pourrait aussi dire de la civilisation) catholique par la sécularisation de 1803. »Ils (les princes éclairés) combattirent, pensaient-ils, pour la raison, les Lumières et la tolérance. Si l'on analyse cependant, de nos jours, de manière critique leur combat, ils ont lutté plutôt contre l'intolérance catholique et l'influence que celle-ci exerçait sur les populations, surtout les rurales.« De ce fait, la civilisation baroque de l'Allemagne du Sud, dans la mesure où elle a pu subsister, a été ravalée au rang de sub-culture, alors qu'elle faisait auparavant partie intégrante, voire exemplaire de la civilisation la plus développée («Hochkultur»). Il ressort, au surplus, que l'un des reproches majeurs de l'»Aufklärung« adressé à l'institution catholique (mais non protestante) a été de permettre à un nombre »très exagéré« d'enfants du peuple, surtout paysan, d'accéder à la culture (Bildung) et de former ainsi un prolétariat intellectuel. On retrouve l'argumentation d'un Colbert au XVII^e siècle, des intendants français et de La Chatolais (Éducation nationale de 1755). La preuve de l'efficacité de cet enracinement populaire, Peter C. Hartmann la voit dans le grand nombre de gens du peuple arrivés au premier rang de la société (architectes, artistes, savants, prélats, fonctionnaires etc.)

Faut-il alors nier le »déficit culturel« de l'Allemagne du Sud? Peter C. Hartmann le constate, en revanche, pour le XIX^e siècle. Il voit les racines de ce qui est, en réalité, non pas un déficit du XVIII^e siècle, mais une rétrogradation, un recul inhérent aux conséquences d'une sécularisation sauvage. Celle-ci a enlevé »aux élites catholiques la base matérielle« de leur survivance. Ce qui a permis la percée de la culture bourgeoise et ainsi, »l'hégémonie culturelle protestante et de l'Allemagne du Nord«. Les constitutions »libérales« de la première moitié du XIX^e siècle ont parachevé l'œuvre de la sécularisation. Le vote censitaire a réservé les droits politiques à la noblesse et à la bourgeoisie aisée. Mais il a exclu la bourgeoisie moyenne et petite, tout comme les paysans aisés ou »moyens«. C'est à l'intérieur de ces exclus que la civilisation »baroque« a survécu en particulier celle de la piété populaire, élément principal de la culture populaire. Ce en dépit de la persécution larvée – et ecclésiastique qui ont tenté d'en limiter les manifestations. Ces constats vont dans le sens de plusieurs livres récents (Maurer, Huber, Phayer etc.)¹⁴.

Et de conclure que cette culture populaire a certes survécu, mais qu'elle avait cessé d'appartenir, d'être une civilisation d'ampleur européenne (une »Hochkultur«).

La porte est ainsi ouverte à une double révision – partielle – historique: le rôle exact des Lumières, catholiques en particulier dans les déstructurations de la deuxième moitié du XVIII^e siècle et les raisons de retards non seulement culturels, mais encore militaires et économiques de l'Allemagne du Sud – et d'une partie des pays catholiques européens.

14 Werner HAGER, *Die Bauten des deutschen Barock, 1690–1770*, Jena (Eugen Diederichs Verlag) 1942, négligé à cause de sa date, comporte, en dehors d'un beau texte, un cahier de 173 photos noir et blanc prises avant les bombardements de la deuxième guerre mondiale.

Les grandes bibliothèques allemandes de la fin du XVIII^e siècle

Chiffres	Grandes Cours	Moyennes et petites Cours	Universités	Établissements conventuels
150 000	Berlin			
	Dresde			
100 000	Munich	Stuttgart		
80 000		Wolfenbüttel	Göttingen	Polling Ochsenhausen
60 000		Gotha		
50 000		Weimar	Ingolstadt	
			Jena	
30 000			Kiel	
de 20 à 30 000		Oldenburg	Greifswald	Weingarten, Ottobeuren, Tegernsee, Kremsmünster, Melk, Admont, Benediktbeuren, Niederaltbach
20 000			Halle	
15 000			Bonn, Mainz, Gießen	
13 000			Marburg	
8 000			Rinteln	
6 000			Duisburg	
5 000			Königsberg	

Note: Ces chiffres sont très approximatifs, les données variant sensiblement d'une source à l'autre. Ce sont les chiffres figurant dans le livre de Peter C. Hartmann.